

Le grand artifice de considérer les petites variations de la vérité comme étant la vérité elle-même, et qui forme tout le calcul différentiel, est à la fois la base de nos bons mots où, souvent, tout s'effondrerait si nous traitions les variations avec rigueur philosophique.

[A 1]

C'est là un problème si dans les sciences et les arts il est possible d'arriver à un maximum au-delà duquel notre entendement ne peut aller. Ce point, peut-être, est encore infiniment loin, bien qu'à chaque pas la route soit moins longue.

[A 2]

Le visage des hommes est parfois laid jusqu'à la nausée. Pourquoi donc ? Il est probable que sans cet expédient on ne pourrait obtenir la diversité des tempéraments ; on peut considérer le visage comme un portrait de l'âme, que l'on devrait d'ailleurs s'appliquer davantage à déchiffrer. Afin d'établir quelques bases de cette science difficile et prometteuse, il faudrait, chez différentes nations, examiner les très grands hommes, les prisonniers et les fous, puisque ces types sont pareils aux trois couleurs primaires dont le mélange donne naissance aux autres.

[A 4]

Si l'on croit comprendre quelque chose qu'on ne comprend pas, comme il arrive souvent au métaphysicien, on doit alors nommer cela : *affirmative nescire*².

[A 5]

Avec un génie, on fait en un instant ce qui prend souvent une heure entière avec quelqu'un d'autre. Un particulier, qui n'avait pas de don particulier, en mystifia un autre une heure entière avec une plume contrefaite, ce que d'autres virent en un instant.

[A 7]

² *Affirmative nescire* : affirmer ce que l'on ignore.

L'élasticité des corps (et aucun n'est entièrement solide ou mou) est aussi leur existence ; nous recevons à travers elle le sentiment de leur présence par l'ouïe, la vue et, plus souvent encore, par le toucher ; un corps que l'on a dépouillé de son existence est méconnaissable et inutile, il chercherait à combler sa lacune. Les forces élastiques des corps sont, pour ainsi dire, les interprètes par lesquels ils conversent avec nous.

[A 8]

Il est difficile de déterminer comment l'on est parvenu aux idées que nous possédons à présent ; personne, ou bien peu de gens, ne pourrait retracer le moment où il a, pour la première fois, entendu parler de Monsieur Leibniz, et il serait encore plus malaisé de décider du premier instant dans lequel nous sommes parvenus à l'idée que tous les hommes doivent mourir, et nous n'y parvenons pas aussi rapidement que nous le croirions. Il est si délicat d'identifier l'origine de ce qui nous habite, que serait-ce alors si nous voulions déterminer celle des choses qui nous sont étrangères ?

[A 9]

La découverte de vérités capitales dépend d'une pensée qui est raffinée, et toute notre vie avec les savoir-faire, les habitudes, la *routine*³, plus visibles chez l'un que chez l'autre, est un effort qui nous en rend incapables ; l'occupation du philosophe est d'oublier toutes ces petites préventions aveugles, fruits des observations de l'enfance. Il serait donc raisonnable de donner au philosophe dès son enfance une éducation particulière⁴.

[A 11]

³ *Routine* : en français dans le texte.

⁴ Cette pensée est une profession de foi en la philosophie des Lumières, selon laquelle l'homme devait sortir de son état de minorité intellectuelle en se libérant des chaînes de la tradition et des idées préfabriquées, afin d'apprendre à penser par lui-même en ne s'appuyant que sur les seules lumières de sa raison. On verra pour complément le beau texte de Kant *Qu'est-ce que les Lumières ?* et celui de Mendelssohn *Sur la question : que signifie éclairer ?*

Dans plusieurs sciences, l'effort de trouver un *principium* est souvent aussi vain que celui qui, en minéralogie, voudrait trouver un principe premier et général d'où seraient issus tous les minéraux. La nature ne crée ni *genera* ni *species*⁵, seulement des individus, et notre courte vue doit rechercher, semblablement, à voir l'ensemble dans le particulier. Ces idées s'altèrent d'autant que les genres que nous nous faisons sont grands.

[A 17]

En matière de goût, il est très difficile de progresser si l'on est déjà assez avancé, ou si notre plaisir a atteint avec aisance un certain niveau de perfection, car nous prenons ce niveau comme fin de nos efforts puisqu'il a su combler notre goût tout entier ; mais sous d'autres rapports, qui ne dépendent point seulement du plaisir, il en va tout autrement : ici, nous avons dépassé, et de beaucoup, les Anciens ; là, cependant, nous sommes encore loin derrière eux, malgré que nous ayons leur modèle sous les yeux. Cela explique que l'émotion du peintre moderne ne soit pas assez fine et ne s'en tienne, si je puis dire, qu'à la beauté extérieure, et non morale, de son modèle. On peut voir le visage d'un Peau-Rouge, on peut aussi certainement le ressentir, cette dernière émotion étant le premier lien se rapportant au bien moral qui accompagne souvent les figures. Ce que je veux dire ici, sera, à proprement parler, compris certainement par tous ceux pour qui j'écris. Aussi longtemps que les artistes ne dessineront qu'avec leurs yeux, il ne naîtra aucun Laocoon⁶ qui soit plus qu'un dessin, aucun Laocoon créé par l'émotion.

⁵ *ni genera ni species* : ni genres ni espèces.

⁶ *Laocoon* : allusion au livre de Lessing publié en 1766, *Laocoon ou les limites de la peinture et de la poésie*, ouvrage qui entre en polémique contre les conceptions esthétiques de Winckelmann et qui cherche à déterminer le propre de l'expression artistique de la peinture et de la sculpture. Essentiellement, Lessing désire dans cette œuvre « transformer l'esthétique subjective en une théorie de la réception et la théorie du Beau en une esthétique du matériau » (cit. Raullet in *Aufklärung, les Lumières alle*

Cette émotion est absolument nécessaire à l'artiste, mais où donc doit-il l'apprendre ? et comment ? Il s'en faut de beaucoup que nos esthétiques soient suffisamment pratiques ⁷.

[A 18]

En ce monde, les plus grandes choses sont accomplies par d'autres que nous négligeons, des causes menues que l'on oublie et qui, finalement, s'amoncellent ⁸.

[A 19]

C'est avec raison que Rousseau dit de l'accent qu'il est l'âme du langage (*Émile*, p. 96, T. I) ⁹, et l'on tient souvent des personnes pour idiotes qui, lorsqu'on y réfléchit, n'ont d'idiot que le simple ton. Or puisque celui-ci manque dans les écrits, le lecteur doit être conduit à l'accent de manière à avertir clairement par la tournure, là où le ton a sa place ; c'est en cela que le langage de la vie commune se différencie de celui des lettres, et qu'un discours imprimé se distingue de ce qu'il contient réellement.

[A 21]

L'influence du style sur nos opinions et nos pensées, dont j'ai déjà parlé ailleurs, se vérifie même chez Linnaeus ¹⁰, qui, ordinairement, est précis : il dit que les pierres croissent,

mandes, GF-Flammarion, Paris, 1995, p. 442 ; pour plus de développement sur l'esthétique de Lessing, nous renvoyons le lecteur au livre de Raulet pages 442 à 449).

⁷ Lichtenberg se détache ici de la conception classique de l'art développée par Winckelmann en insistant, en une intuition préromantique, sur la prédominance du sentiment en art.

⁸ Leibniz s'était servi de l'accumulation de *petites perceptions* afin de justifier la présence innée dans l'esprit de vérités dont ce dernier n'est pas immédiatement conscient (Voir *Die philosophische Schriften*, hrsg. von G.J. Gerhardt, 7 tomes, Berlin, 1875-1890, IV, p. 574).

⁹ Dans *L'Émile* (1762), Rousseau dit que l'enfant qui écoute ce que dit sa nourrice saisit moins le sens des mots que le ton avec lequel ils sont prononcés.

¹⁰ *Linnaeus* : Karl von Linné. Botaniste suédois (Råshult 1707 - Uppsala 1778) qui entreprit une œuvre systématique de classement

que les plantes croissent et vivent, et que les animaux croissent, vivent et ressentent ; la première affirmation est fautive, car la croissance des pierres n'a rien de commun avec celle des animaux et des plantes. Sans doute l'escalade de l'expression, qu'on remarque à la dernière classe, l'a-t-elle entraîné à mettre les pierres sous elle.

[A 22]

Comme toutes les espèces animales témoignent du dessein très sage de leur grand créateur, on se demande pourquoi les rejetons de la communauté humaine n'en expriment souvent aucun.

[A 25]

Si nous désirons étudier une philosophie qui doit nous servir dans notre vie, ou bien si nous voulons avoir des règles générales pour mener une existence au bonheur constant, nous devons, bien sûr, éliminer chez elle ce qui offre une trop grande différence de perspectives, un peu comme souvent on le fait en mécanique, en négligeant la friction et d'autres propriétés particulières des corps afin d'alléger le calcul, ou bien en les remplaçant simplement par une lettre. De petits revers portent sans doute une grande incertitude dans ces règles pratiques, c'est pourquoi nous devons nous en débarrasser, et nous soumettre uniquement à la sujétion des grandes déconvenues. Voilà certes l'origine des différentes maximes de la philosophie stoïcienne.

[A 28]

des plantes (*Systema Natura*, 1735). C'est toutefois son *Fundamenta botanica* (1736) qui eut le plus d'influence pour le développement des études en botanique. Son activité prodigieuse qui compte plus de 180 études et recherches, ne parvint toutefois jamais à l'élaboration d'une théorie d'interprétation générale des phénomènes vivants. Il contribua largement à standardiser la nomenclature des plantes (*diagnosi*), ce qui rendit possibles la systématisation et l'organisation des espèces végétales découvertes ou observées par la suite, continuant ainsi l'œuvre du botaniste John Ray, (*Methodus plantarum nova*, 1682).